

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

C. F. RAMUZ . . .	Le Cirque.	833
E. R. CURTIUS . . .	Abandon de la culture	849
MAX JACOB	Cornet à dés : adde	868
ROBERT BRASILLACH . . .	Sénèque le Tragique.	873
SÉNÈQUE	Médée : Les Adieux	882
MARCEL JOUHANDEAU.	Élise (fin)	888

— CHRONIQUES —

Propos d'ALAIN

Réflexions, par A. THIBAUDET

La nuit d'Idumée : Mallarmé et la Cabale, par DENIS SAURAT

Commentaire à « Vagadu », par P. J. JOUVE

Géographie musicale, par B. DE SCHLOEZER

Notes d'un lecteur, par M. SAINT-CLAIR

— NOTES —

Littérature Générale. — *Journal d'un caractère ; Valère ou l'exaspéré ; Julien ou une conscience*, par Jean Rostand. — *Le bourgeois et l'amour*, par Emmanuel Berl 941

La Poésie. — *A toute épreuve*, par Paul Eluard 947

Le Roman. — *Le grand Troupeau*, par Jean Giono. — *Marie Bourgogne*, par Joseph Jolinon. — *Au secours !* par Marc Bernard. — *Élisa*, par G. Ribemont-Dessaignes. — *Les Métamorphoses*, par Pierre Véry. 952

Lettres Étrangères. — *Lettres choisies de Fr. Nietzsche ; Ecce homo ; Nietzsche*, par Stefan Zweig ; *Nietzsche et les femmes*, par H. W. Braun ; *L'effondrement de Nietzsche*, par E. F. Podach. — *Ravissement*, par Iliasz. 960

Les Arts. — L'exposition Mondzain. 963

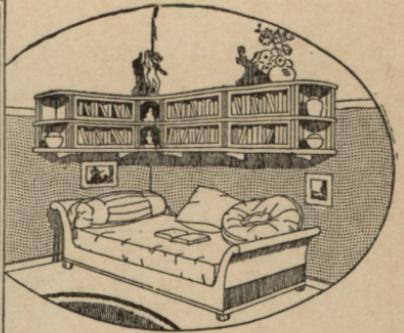
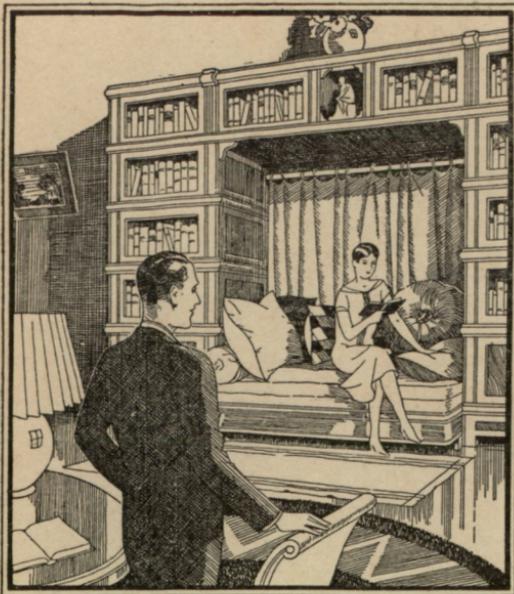
Le Théâtre. — *Le Taciturne* de Roger Martin du Gard. — *Judith* de Jean Giraudoux. — *Victor Bérard*, par J. Prévost 967

Revue des Livres. — Revue des Revues. — Divers.

par

Marcel Arland, Emmanuel Berl, Marc Bernard, Gabriel Bonnoire, Marcel Caster, Benjamin Crémieux, Jacques Decour, Drieu la Rochelle, Ramon Fernandez, Maurice Fombeure, Jean Guéhenno, Pierre Lièvre, Gabriel Marcel, Denis Marion, D. S. Mirsky, Henri Pourrat, Denis Saurat, Jean Wahl.

nrf



BIBLIOTHEQUES
extensibles
et transformables



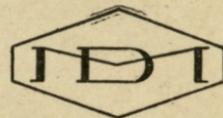
COSYS. Encadrements
de divans



Tout en restant toujours la plus pratique, la Bibliothèque M. D. permet de réaliser à peu de frais et progressivement les ensembles les plus décoratifs.



Demandez le Catalogue N° 72
envoyé gratuitement avec le tarif complet.



BIBLIOTHÈQUE M.D.
9. RUE DE VILLERSEXEL. PARIS VII^e. LITTRÉ 11-28

EXEMPLAIRE N° 54

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LE CIRQUE

Après que le soleil se fut couché, on a vu les rues de la ville se remplir de monde. Comme tous les soirs en été quand il fait beau, après que le soleil est descendu vers la montagne, où il est un moment comme une boule de cire à cacheter qui fond ; — vers les sept heures et demie ou les huit heures (c'est la grosse cloche de la cathédrale qui donne le signal, toussant sèchement les trois quarts ou bien, huit fois de suite, à deux reprises, s'arrachant sourdement du fond de la poitrine ses coups profonds et espacés).

On avait fini de travailler, on a mangé en famille. Des hommes, des femmes, l'homme et la femme avec des enfants (tout ce qu'il y a de plus ordinaire, le monde le plus ordinaire). Des ouvriers, des employés, quelques vieillards appuyés sur leur canne ; des gamins aussi qui passaient en courant, ayant leurs projets à eux et ils sont toujours pressés. Des gamins pas surveillés, — et il y a une lumière, est-ce qu'elle est triste ? une lumière venant du ciel, qui est rose et qui se mélange aux premières lueurs des globes électriques, qui sont vertes et viennent d'en bas.

Où est-ce qu'ils vont ? hélas ! c'est ce qu'ils ne savent pas. Ils ont l'habitude de faire une promenade de sept à neuf, et, comme ils disent, de prendre l'air ; ils iront

ensuite se coucher, ils iront à une petite mort solitaire ou à deux entre les draps. Le bras d'un cordonnier de carton, dans une vitrine, tiré par secousses brusques sur un ligneul imaginaire ; il y a beaucoup de monde qui regarde : mais qu'est-ce qu'il dit ce cœur, ce cœur qui est en vous, est-ce qu'il est content ? Solde de bas de soie. « Oh ! dit-elle, de la soie artificielle !... » Elle hausse les épaules : « Viens-tu ? » Ses beaux yeux se sont détournés ; leur regard s'est éteint comme quand on souffle une allumette. Petites peintures d'occasion : J'ai le pied trop grand. 36 et 37 ; je chausse du 39. Des vêtements pour hommes, des meubles, des phonographes. Devant tout ce qui est pour eux l'occasion d'un désir ou d'une simple distraction, ils s'arrêtent, ils se rencontrent ; ils sont un instant les uns près des autres, puis ils s'éloignent les uns des autres ; ils sont ici quelques milliers d'être vivants ou qui ont l'air d'être vivants, mais où est la vie ? La chose qu'ils ont faite aujourd'hui, ils la feront demain, et puis après ? C'est ce qu'ils se disent. Ils se le disent. Ils recommenceront, ils se remettront à faire ; ce qu'ils ont fait sera défait et puis ils le referont. Est-ce la vie ? est-ce toute la vie ? C'est ce qu'ils se disent, sans se le dire, parce que les mots leur manquent : c'est un sentiment qu'ils ont dans le cœur et c'est pourquoi peut-être ce cœur n'est pas content. Ils cherchent à tuer une heure ou deux sous la lumière naturelle et les lumières pas naturelles. Ils cherchent, ils ne savent pas quoi : quelque chose qu'ils ne trouvent ni dans l'air, ni aux vitrines des boutiques, ni dans leurs yeux les uns aux autres, cherchant tous la même chose, cherchant tous une même consolation. Ils rient pour n'y plus penser, ils parlent pour n'y plus penser ; mais ils ne croient ni à leurs rires, ni à ce qu'ils disent. Il y a une chose qu'ils cherchent : or, une seule chose est sûre...

La nuit, qui est venue, allume une étoile de temps en

temps entre les toits. Dans le ruisseau du ciel, qui s'est assombri peu à peu, elle brille là-haut comme un caillou au fond de l'eau. Ils ne lèvent même pas la tête. Travailler, puis dormir, et puis travailler ; alors, entre travailler et dormir, un petit moment de repos. Mais est-ce qu'on peut se reposer, car c'est l'esprit qui en aurait besoin plus que le corps, et l'esprit ne trouve pas le repos. On croit qu'on est ensemble, on voit qu'on est séparés. Une seule chose est sûre (pendant qu'ils vont et viennent, et sont l'homme et la femme ensemble, ou bien l'ami avec l'ami, et sont en groupes ou font des bandes, apparemment réunis, pouvant se voir et se toucher, pouvant s'adresser la parole, pouvant s'entendre, croyant même pouvoir se comprendre) : une seule chose est sûre, c'est qu'on est posé les uns à côté des autres, et puis c'est tout. Une seule chose est sûre, c'est qu'on doit mourir. Une seule chose est sûre, c'est qu'on est tout seul pour vivre, c'est qu'on on est tout seul pour mourir.

Ils entrent dans les cafés, où ils sont assis autour d'une table, ils sont séparés. Ils boivent ensemble, ils sont séparés. Ils font jouer les pianos mécaniques. Et le piano se tait, puis le piano recommence, mais une fois viendra où il se taira pour toujours : pour moi, pour toi, pour lui, hélas ! pour chacun de nous. C'est qu'il faut mourir une fois et une seule chose est sûre : c'est qu'il faut mourir une fois. Car l'amour même n'empêche rien. On tient un moment sa femme entre ses bras : tout à coup elle vous échappe. Je me détache d'elle, elle se détache. Elle me fuit, je la fuis, comment empêcher ! Elle glisse loin de moi de son côté, moi de mon côté loin d'elle, et les immensités viennent se placer entre nous. Qu'ai-je donc de commun avec même ceux-là qui sont de mon sang ou celle au sang de qui j'aurai profondément mêlé le mien, puisque nous nous quittons sans cesse, un peu, puis un peu plus, puis toujours plus, puis tout à fait ?

Un soir, comme tous les soirs ; c'est tous les soirs la même chose de sept à neuf. Tout ce qu'il y a de plus ordinaire, le monde le plus ordinaire. Un vieillard à chapeau melon fait des gestes, un jeune homme parle tout seul. Il fait rose dans le ciel qui est devenu vert, puis bleuâtre ; un ouvrier en cotte bleue cherche à persuader, penché vers elle, la femme en cheveux qui l'accompagne, mais elle regarde du côté opposé. Désunis dans la vie et par la vie ; désunis par l'amour et par l'amour ; et puis partout, et puis toujours. Alors ils se disent : « On va aller jusqu'au bout de la rue. » Ils se disent : « Encore dix minutes et ce sera l'heure de rentrer. » Ils ne vont nulle part. Un pont de pierre aux nombreuses arches était là justement, qui réunissait deux quartiers ; on voyait ces têtes passer à la file sur le fond du ciel encore lumineux, dans les deux sens et au hasard, se dépassant, se croisant, s'interceptant l'une l'autre, faisant par place des masses noires, mais elles se défaisaient aussitôt. Beaucoup de têtes, toujours la même. On allait, on venait, c'est tout. On poussait jusqu'au bout du pont, puis on prenait en sens inverse. Promenade de tous les soirs.

Mais voilà que, ce soir-là, quelque chose s'était passé. Tout à coup, on avait vu le mouvement dans les deux sens cesser de se faire. Il y avait eu d'abord arrêt, puis toutes les têtes s'étaient tournées du même côté. C'était à l'une des extrémités du pont, c'était au tournant d'une rue : un homme à longue blouse rouge était paru avec un écriteau, puis était entré dans la rue. On a commencé à le suivre ; on le voit, on regarde, on s'étonne, — on s'arrête et puis on le suit. On le suit un petit peu, puis un peu plus. Deux ou trois personnes, plusieurs personnes, beaucoup de personnes. L'homme était vu de dos, de sorte qu'on ne voyait pas sa figure ; on voyait seulement son dos, ou plus exactement ce qu'il portait sur son dos : c'est-à-dire un bâti de fer sur lequel une

toile était tendue. Et sur la toile des choses étaient écrites. On s'est mis à suivre, parce qu'on pouvait les lire quand l'homme passait sous une lampe électrique, puis on pouvait moins bien, puis on pouvait de nouveau. Sur cette toile, des choses vous étaient promises, une promesse vous était faite ; on allait derrière la promesse.

* * *

Elle, elle avait commencé par changer de nom. Elle n'avait pas voulu garder le pauvre nom qu'elle tenait de son père (ou de sa mère). Elle avait voulu avoir un nom à elle, à elle toute seule, un nom qu'elle se fût choisi elle-même, ayant d'abord à s'élever à lui.

Sur la place au bout de la rue, il pouvait se lire de loin, étant suspendu au-dessus de l'entrée du cirque en belles lettres de lumière :

MISS ANABELLA

rouges, qui perçaient la nuit. Un nom qui n'est plus notre pauvre nom de femme, un nom qui est placé plus haut que vous, un nom qu'il faut avoir mérité.

Il brillait lui aussi comme une promesse, parce qu'il venait de s'allumer. Il brillait là-bas, au-dessus de vous et de vos pensées ; d'abord on n'a vu que lui. Elle, on ne la voyait pas encore. Entre la haute tente pointue en toile grise et un mur de soutènement, on avait garé les voitures ; elle était dans une de ces voitures, celle qui était peinte en bleu, ayant des fenêtres comme une maison, à ces fenêtres des rideaux, un tuyau de tôle sur son toit bombé et un escalier à l'arrière. Elle, elle avait tourné la clé dans la serrure, elle avait fermé les contrevents. La chambre était toute petite ; elle ne mesurait pas plus d'un mètre et demi sur deux. Mais on y était dans le silence, on y était dans le recueillement. Les bruits de la vie qu'on vient de quitter n'ont pas osé vous

y suivre : ils ne vous parviennent plus qu'affaiblis, sans vigueur, sans mordant ; les cris, les musiques, le brouhaha des voix, le monotone traînement des pieds sur la terre durcie. Dehors, il y a le bruit de tous, ici on est au-dessus, en dehors du bruit. Dehors, il va faire nuit : ici il fait un jour plus brillant que le jour, car elle a tourné les commutateurs. Dehors, ils sont privés de soleil ; ici on n'en a pas qu'un seul, mais deux, mais trois, mais quatre, car il y en a un au plafond et il y en a un sur trois des côtés du miroir. Ici on est déjà plus grande qu'on n'était dans la vie de tous les jours, comme elle voit quand elle se regarde, et le miroir descend du plafond au plancher. Elle s'y dédouble tout entière, née d'elle-même, elle existe deux fois ; elle se juge, elle se considère, voyant qu'elle a déjà grandi, à cause des petites dimensions de la pièce qui lui disent : « C'est toi qui comptes, non pas nous. » Mais cette grandeur nouvelle est cachée encore, comme elle voit aussi, à cause de ses vêtements qui sont ceux de la pauvre vie ; ils démentent sa personne, ils la nient. Ils vous trompent sur elle, ils vous cachent sa vraie nature qu'il faut qu'elle atteigne maintenant, de manière que celle-ci ne soit qu'à elle et en accord avec son nouveau nom. Une pauvre blouse de soie blanche de confection à 18 fr. 95, comme elles en ont toutes. Une pauvre jupe en serge bleu-marine à 36 fr. 50, comme elles en ont toutes. Et le triste linge qui vous esclavage, qui est marqué à vos initiales, qu'on donne à la blanchisseuse qui vous le rapporte, ou qu'on lave soi-même dans sa cuvette, — comme elles font toutes. Mais adieu. Adieu à vous, les autres femmes. Elle les ôte d'à côté d'elle en même temps qu'elle ôte les pièces de son habillement, les laissant une à une tomber sur le plancher ; et elle reste avec son corps. Elle voit son corps qui est beau. Elle le voit tout entier dans le miroir et éclairé trois fois, c'est-à-dire sans ombres, ou seulement très pâles et brèves, et comme aussitôt contredites à

chaque mouvement qu'elle fait ; elle le voit beau et fort. Mais elle distingue mieux aussi les taches qu'il a, ses imperfections. Il est encore trop semblable à lui-même. La lumière où il baigne fait plus clairement voir les marques de son utilité. Car il peut servir de tant de façons. Il peut travailler, par exemple, et accomplir toute sorte de besognes basses : s'accroupir, frotter le carreau, balayer, laver la vaisselle (comme pour tant d'autres femmes) : car il est fait aussi pour ça. Et il est fait aussi pour l'étreinte, il est fait aussi pour l'enfantement, comme l'indiquent ses renflements, ses replats, ses creux, toute sa courbe. Gémir d'amour, suer d'amour, et puis suer et gémir encore pour une autre espèce de délivrance, — dans une continuelle dépense qui l'use, qui le déforme, qui l'avilit. Adieu, mes sœurs, dit-elle, et qui ne l'êtes déjà plus, parce que je vous laisse à tous ces travaux. Car j'ai mon corps à moi, et il est fait pour être beau. Il pèse, il est fait pour ne plus peser ; il est lourd, il est fait pour être léger ; il a ses lois, mais j'ai les miennes et je les lui impose. Il est naturellement désobéissant, mais je le fais obéir. Adieu, cette vie qui n'est pas la vie, étant de marcher tristement : elle lève les bras comme si elle allait s'envoler ; étant de se tenir penchée sur des ouvrages de couture, adieu ; ou neuf mois porter en soi ce fardeau, qu'il faut ensuite porter et bien plus longtemps dans ses bras, et nourrir ; usant cette chair à porter, cette même chair à nourrir.

Elle lisse de la main sa chair à elle pas déformée. Le ventre resté plat, pas détendu, ni tombé en avant, la double rondeur de plus haut restée ronde. Elle voit ce qu'elle a, qui est la souplesse et la force, qui est la force et la liberté ; mais elle voit également ce qui lui manque, ce qu'elle n'a pas encore, et ces tristes signes écrits quand même sur elle qui sont les signes de son humanité. Elle porte par-dessus son épaule, du haut de son cou qu'elle tord, un long regard sur ses reins creux et toute sa

peau satinée, qui brille en longs doux reflets là où un muscle la soulève, et s'éteint quand il se retire ; par-dessus une épaule, puis par-dessus l'autre ; mais il y a les veines sous la peau, il y a ses nuances, il y a ses taches, il y a son grain irrégulier. Il y a tout ce qui trahit en lui une nature encore trop inférieure et ce par quoi il doit mourir. Car pour lui aussi il y a la mort. Mais je ne mourrai plus, pense-t-elle. Je serai comme si je ne devais plus mourir. C'est au-dessus de la mort qu'il faut encore qu'elle s'élève pour atteindre à la plénitude : il faut qu'elle sorte d'elle-même pour mieux se réaliser.

On a commencé à ne plus la reconnaître. Peu à peu, elle changeait. Tout ce dont elle a besoin est ici préparé d'avance ; elle n'a qu'à tendre la main. A un crochet fixé dans la paroi, on voit pendre un long maillot de soie : il a été avec sa souplesse un instant au bout de ses doigts. Puis elle lève une jambe. Elle commence par en bas, par le bas de sa personne. Elle allonge la jambe, elle ramène ses mains à elle, elle se redresse ; elle allonge l'autre jambe : elle a eu les jambes d'une statue, étant femme, et, ayant la vie, elle a quand même la pureté. Elle est pure jusqu'à la ceinture, et jusqu'à la ceinture elle est revêtue de pureté. Alors elle se regarde de nouveau longuement ; elle voit qu'elle est changée, mais qu'elle n'est changée qu'à moitié, car elle est encore en deux parties ; c'est comme si sa moitié d'en bas était enfin elle, pas encore celle d'en haut. Elle voit qu'elle n'est qu'à demi rachetée, étant encore à demi dans le temps, on veut dire là où le temps écrit de jour en jour qu'il s'en va par des signes, de tout petits signes, mis impitoyablement l'un au-dessous de l'autre comme quand on fait une addition. Ce ventre pourrait se flétrir ; elle le serre et le masque avec une ceinture brodée d'or, toute garnie de brillants. Et sa gorge, oh ! si délicate...

C'est fête, ce soir, sur la place, comme on entend

quand on prête l'oreille, à cause de ces groupes de sons qui viennent et vont croissant en intensité : l'orchestrier et ses trompettes, un air de danse, les baudruches qui se dégonflent, une cloche qu'on fait sonner, « Mesdames, Messieurs, la représentation commence » — on est au-delà de l'utilité pour le jeu et pour des images, au-delà de la semaine pour un dimanche, au-delà de la réalité pour des arrangements qui viennent de nous. Sur un petit rayon mobile de verre sont les pots de pâte, les crayons de couleur ; elle n'a pour l'amener à elle qu'à le faire pivoter. Elle a été comme le peintre. Tout l'effort que les peintres ont fait sur leurs tableaux pour nous délivrer de nos nécessités et pour nous guérir, elle le porte sur elle-même. Eux, c'était dans des figures ; elle, c'est dans sa chair à elle. Ils transfiguraient ; elle se transfigure. Sa gorge, son cou, ses épaules. Ses bras qu'elle étend, puis élève pour bien s'assurer qu'ils sont sans défaut, se comparant sans cesse à celle qu'elle sera, qu'elle veut être, qu'elle est de plus en plus, peu à peu, par une évasion. Les nuances, les défauts s'en vont, à mesure qu'elle les découvre, s'étant assise, de plus en plus rapprochée du miroir, de plus en plus penchée sur lui.

C'est un flacon plein d'un liquide comme du lait qu'elle étend avec une éponge ; c'est de la poudre. Les coudes roses, les bras blancs.

Elle rejoint toutes les beautés : celle de la perle, celle de la nacre, celle de la fleur.

Elle est rose ; elle est blanche et bleue sous des reflets, sous des luisants, sous des feux doux et argentés.

Sous un collier faux qu'elle met, mais il n'est plus faux, étant mis ; sous des bracelets pas en or qu'elle fait glisser à son bras, mais ils deviennent en or d'être glissés à son bras.

Et il y a encore que notre bouche est rouge, mais pas assez rouge. Il y a l'arc de la lèvre qui ne se dessine pas

complètement. Il y a quelque chose de pas abouti en nous, quelque chose de pas éclos. Notre nature se plaint en nous ; nos cheveux, nos sourcils se plaignent. Ceux-ci pas assez bruns, pas assez finement infléchis ; ceux-là pas assez crépelés, pas assez fournis, pas assez bouffants.

Avec un fer, avec un crayon.

Avec tout ce que l'homme a trouvé dans la nature pour réaliser sa nature, c'est-à-dire pour la dépasser.

* * *

Cependant ils venaient derrière la promesse qui leur était faite sur le panneau. Ils venaient tous ensemble, allant tous à présent dans la même direction. Ils ont été ainsi amenés sur la place, qui est née devant eux tout à coup dans le soir tombant avec ses lumières ; là avait été le premier grand changement. Ils changeaient de monde, ils sortaient d'eux-mêmes. Ils ont quitté le petit monde d'en bas, le petit monde où ils vivaient.

Un réflecteur est rouge, un autre est jaune, un autre violet.

Leurs feux venaient se heurter à des miroirs tournants, où ils se cassent en morceaux, et dégringolent.

Des barques à tringles de cuivre rayaient l'air de haut en bas, de bas en haut, vous faisant entrer dans une autre vie.

Ils venaient, ils ont passé entre deux rangées d'échoppes et de tirs de pipes et au bout était la grande façade avec le nom qu'ils y lisaient

MISS...

en lettres rouges et brillantes, hautes d'un pied, qu'ils épelaient.

Au-dessous, étaient des toiles peintes. De chaque côté de l'entrée, il y en avait deux. Où est-ce qu'on est ? Car, entre elles (deux d'un côté, deux de l'autre), trois

ou quatre marches de bois menaient sous un lambrequin brodé de perles où était la caisse en velours avec une dame assise derrière ; mais en même temps on est dans la forêt vierge. On est sous des arbres géants à fleurs inconnues, transporté ; on est sous les lianes qui vont de l'un à l'autre faisant guirlande, où sont posés des perroquets jaunes et verts. Dessous le grand Gorille avance, tout roux, la gueule ouverte, faisant des pas deux fois plus longs que ceux d'un homme, pendant que le pauvre nègre fuit, cherchant à se réfugier parmi nous. On lui crie : « Courage ! viens vite !... Plus qu'un pas, allons, ça y est ! » Et pas encore, hélas !... car tout à coup il y a le vide, il y a l'obstacle, il y a l'abîme infranchissable qui est entre lui et nous...

Mais ce vide n'est déjà plus là. Le vent fait onduler ses hanches, dont un pagne serré à la taille dessine encore mieux le double renflement. C'est dans un beau palais de marbre, avec une cour intérieure, fermée d'arcades à colonnettes et à dallage noir et blanc, près d'un bassin d'eau vive d'où s'élançe un jet d'eau ; c'est aux Indes. On est aux Indes ; elle a la peau brune. Elle a de longs cheveux noirs qui tombent en nattes sur ses épaules et le serpent avance la tête, entre les nattes, à la pointe du menton.

On est en Afrique, on est aux Indes, on est en Amérique parmi les cow-boys sur leurs chevaux lancés au galop ; — alors le serpent s'enroule deux fois autour du corps brun et rond qu'il presse, faisant aux places qu'il touche une dépression dans la peau. Il s'y laisse glisser comme dans une rainure. Ils lèvent les lasso au-dessus de leur tête, les faisant tourner dans l'air d'une mian ; puis on est au Pôle. On voit la cassure du champ de glace, avec une très petite largeur d'eau devant, faire un mur blanc et bleu. Sur lequel se tient le tireur qui tire, dirigeant son arme sur un ours qui est debout, les pattes de devant repliées, ayant dans sa fourrure blanche,

un peu au-dessus du cœur, une cocarde de soie rouge.

On n'est déjà plus soi-même, on n'est déjà plus dans sa vie. On a quitté son pays, on est dans tous les pays à la fois. On a chaud et en même temps on a froid. Le jet d'eau monte, descend, monte encore, hésite, se brise, peint au-dessus de sa vasque peinte ; et elle, est-ce qu'elle est peinte ? non, elle n'est pas peinte, elle bouge ; — l'ours a bougé. On le voit qui chancelle, ayant sans doute été grièvement blessé ; on voit les agrès givrés du navire, devenus épais sous le givre, dans le ciel derrière lui être immobiles, noirs et blancs.

Ils entrent. Tous les climats qui sont ensemble. Ils entrent, et ils sont tous ensemble.

La promesse déjà a été à moitié tenue. Miss... leur coule dessus avec ses lettres comme du sang, sur leur devant de chemise, sur les épaules, dans le dos. Ils viennent d'Amérique ou du Pôle ; ils viennent des Indes ou du Gabon. Ils montent à droite, ils montent à gauche ; ils passent à droite ou à gauche de la caisse : ici et là-bas : nuit, jour. L'homme et la femme, l'homme seul, deux ou trois amis : ô solitude, tu nous quittes ! Deux jeunes filles, toute une famille. L'argent ne compte plus : cinq francs, dix francs, vingt francs ; les pièces et les billets si souvent tenus, comptés, recomptés, soigneusement logés dans une poche de gilet qui se boutonne, dans un compartiment secret du porte-monnaie, dans une pochette du portefeuille se fermant au moyen d'une languette : parce que c'est de quoi manger, de quoi être à l'abri, de quoi avoir chaud ; c'est une réserve, c'est une assurance pour les mauvais jours ; mais, les mauvais jours, ça n'existe plus, ni les risques, ni les maladies. Parce qu'on est sorti de sa vie. Dix francs, voilà. Dix francs pour moi, dix francs pour toi. Les voilà. Entrez. Ils passent à droite et à gauche de la caisse tendue de velours grenat, sous un lambrequin, où une grosse femme vous tend des carrés de papier, un rouge, un vert, un bleu,

un blanc ; — alors ils entrent dans une zone qui est en dehors du monde, étant elle-même un autre monde sous les charbons éblouissants.

On ne savait plus si on était dans du bruit ou dans du silence. On était dans de la musique, qui n'est ni silence, ni bruit. Elle annonce, elle prépare, elle commente ; elle est en même temps en vous et hors de vous. La musique disait : « Elle va venir ; » est-ce un cri de mon cœur ? Ils étaient rangés par étages, coude à coude, et superposés autour de la piste ronde, c'est-à-dire un seul point central où tous les regards sont dirigés. Là, il y avait un personnage ; il se tenait tourné vers où elle devait venir.

C'était un léger rideau bleu. Miss... comment s'appelle-t-elle ? le nom ne compte déjà plus. Lui, avait la lune peinte sur l'une des joues, sur l'autre le soleil. Il avait tout le ciel sur la figure comme pour un hommage de la terre et du ciel. Il l'a saluée d'avance, il levait son bonnet pointu. Il tremblait, sans qu'on sût pourquoi, dans son large vêtement flottant, tout parcouru de plis, comme un arbre que le vent tourmente. Il riait. Il cessait de rire. La musique joue, puis elle s'est tue, étant au-dedans de nous-mêmes, comme les battements de notre propre cœur. Et c'est ainsi qu'elle est parue, tandis que le soleil et la lune s'inclinent : dans la nature et pas dans la nature, à ce degré supérieur où la nature est dépassée, — celle qui avait été annoncée, celle qui nous avait été promise ; tellement blanche, tellement brillante, tellement pure, tellement tout à vous et en même temps loin de vous.

Tellement femme et plus que femme. Tellement pourvue et en même temps dépourvue d'humanité, s'étant débarrassée de tout ce qui est son esclavage, ses stigmates, ses enlaidissements. Seulement forme, seulement beauté. Seulement force, seulement souplesse. Elle a porté d'abord ses deux mains à ses lèvres, vous jetant un baiser d'une main et de l'autre main un autre

baiser ; puis c'est comme si elle vous avait oubliés. Car elle a bondi sur ses deux pieds, — on regarde, — elle se détache de la terre qui ne la retient plus, car elle n'est plus liée à elle comme nous qui en sortons et qui y retournerons. Elle a échappé à la mort ; et ceux qui sont là, tournés vers elle, ils échappent d'abord à eux-mêmes, et puis ils échappent par elle à la mort (peut-être faussement et pour un moment). Elle s'élève, elle ne pèse plus. Son corps monte verticalement. Elle s'élève à une corde. Elle quitte le sol qui est sous elle et la regrette, toute parée, étincelante, comme trop belle pour lui qui n'est plus digne de la porter.

Ils la suivent tous du regard : où va-t-elle ? où nous mène-t-elle ? Les yeux montent tous à sa suite jusqu'à ce chemin dans les airs, mais il ne se voit pas dans les airs.

La pente du fil de fer, qui commence devant sa personne, se perd bientôt par une fuite oblique qui le laisse interrompu au milieu du vide : plus rien qu'elle et seule elle compte ; ils sont tous réunis à elle, qui est toute leur pensée, tandis que, renversant la tête, ils l'ont vue qui tendait la jambe, sa belle jambe rose, puis son autre belle jambe rose, et être suspendue dans rien au-dessus d'eux.

La lumière là-haut suffisait à la porter. Elle fait deux ou trois pas sur la lumière comme sur un plancher véritable.

Elle est sur une poussière d'air, sur une colonne de vapeurs, elle est debout sur un nuage et la musique la balance pendant qu'elle s'est arrêtée ; elle a levé les bras, ses aisselles blanches ont brillé. Va-t-elle dormir ? elle s'étire, elle est dans les airs chez elle et en sûreté. Sa cuisse a été en avant, se renfle, s'est mise à s'élargir de chaque côté du genou ; l'autre jambe avec sa forme ronde glisse en arrière.

Son corps vient en avant, ses cheveux viennent en avant, ses bras viennent en avant.

Elle va dormir ? non, elle vit, elle est là-haut vivante et agissante. Elle est là-haut vivante et en liberté, toute vivante dans son corps et vivante dans son esprit, debout d'abord, puis prosternée ; et ses bras se sont mis à pendre de chaque côté de son corps.

Ils sont blancs avec des reflets roses, doux et purs. Ils ont été comme de la nacre, ils ont été comme l'ivoire. D'abord elle les a laissé pendre, puis voilà qu'ils s'agitent à petits coups comme quand le papillon bat des ailes, ils palpitent tout en s'écartant. Transparents, pénétrés de jour, mais à mesure qu'ils se relevaient davantage ils redevenaient opaques, ils montaient lentement, la tête montait à leur suite. Puis on a revu son visage, et son visage souriait.

Un beau sourire était dessus, autour des dents. Un sourire où il n'y avait ni effort, ni cesse, un sourire sans fin et sans commencement. Un sourire qui ne pourra plus jamais finir parce qu'il n'a jamais commencé, et les dents étaient blanches et la bouche était rouge ; et les cheveux tombaient sur les épaules en molles touffes avec douceur, et les épaules étaient dessous larges et blanches, avec une ombre entre elles qui bougeait comme du blé dans le van.

Car à présent elle était debout, toute tendue là-haut et dans l'air sur ses jambes, où on voyait sa chair par places se soulever, puis s'abaisser, se renfler à nouveau, décroître, comme sur le lac les petites vagues un jour de beau temps. Et la musique alors a commencé un air de danse ; alors, elle, elle a commencé à nous quitter.

Elle n'a plus été que musique, avancements et puis retours ; fuites, passages, vapeur, nuée ; s'envolant, retombant ; lambeau de brouillard dans le vent ; de plus en plus légère, de plus en plus aérienne, puis le temps même est supprimé pour nous, parce qu'elle a été hors de la durée.

On ne sait plus combien de minutes ont passé, ou

bien d'heures, pendant qu'elle est toujours là-haut, et nous avec elle ; toujours plus haut au-dessus de nous, glissant d'un trait brillant, toujours plus brillante et légère ; — on a dû lever la tête pour la suivre, on a dû lever la tête toujours plus.

Tout à coup elle nous a quittés.

Elle frappe des deux pieds un point sous elle qui se dérobe, puis la repousse en sens inverse.

Elle monte, elle redescend, elle monte toujours plus haut, elle fuit toujours plus ; soudain, on ne l'a plus vue, parce qu'elle avait crevé la toile et elle avait fui par le trou.

* * *

Alors où est-ce qu'ils étaient eux-mêmes, ces hommes, tous ces pauvres hommes qui étaient venus ?

Ils étaient venus en grand nombre, ils ne font plus qu'un à eux tous.

La vie ordinaire est faite de trop de points épars ; on voit que la seule chose qui compte est qu'il y ait un point commun.

Et il y a un point commun, et il n'y a plus que ce point, qui est au-delà de la vie ; — quand ils lèvent tous ensemble la tête, la lèvent toujours davantage, quand il y a un seul mouvement de toutes ces nuques, un seul mouvement de tous ces cœurs.

Après l'affreuse solitude, après l'affreuse séparation ; — à cause de cette présence qui les dépasse (hélas ! peut-être seulement une fausse présence, et passagère), qui les entraîne au-delà d'eux-mêmes comme quand les clochettes tintent et les fidèles s'agenouillent...

Et je suis moi-même tout envahi, à la table où je me tiens, par une grande lumière et il y a une grande lumière qui vient sur moi et sur mon papier.

C.-F. RAMUZ

ABANDON DE LA CULTURE ¹

Il y a dans notre langue peu de mots aussi usés, aussi éventés que celui de culture (*Bildung*) ; il y en a peu que l'on emploie avec autant d'irréflexion. Une société de gymnastique tenant sa réunion annuelle inscrit à son programme de discussion : « la gymnastique est de la culture » : voilà où nous en sommes en 1931. La majeure partie de ce que l'on dit aujourd'hui sur la culture est du même niveau. Celui qui cherche une définition vraiment profonde et philosophique de la culture la trouvera dans l'ouvrage posthume de Max Scheler, *Vue philosophique du monde* : la culture est la part que prend l'être humain à tout ce qui est essentiel dans la nature et l'histoire ; c'est une concentration du monde dans l'homme ou une ascension de l'homme vers le monde.

Mais cette définition nous montre justement la fadeur de l'idée qu'on se fait couramment de la culture en Allemagne. Le mot ne désigne plus rien d'universel, mais seulement la *forme* sociologiquement déterminée dans laquelle notre civilisation spirituelle nous est transmise ; l'acquisition méthodique et livresque d'un assortiment de savoir dont on réduit toujours davantage le volume. Le fait que la civilisation spirituelle de la nation existe et se répand sous forme de culture

1. Charles du Bos étudiait dans la N. R. F., il y a quelques mois, l'œuvre et la pensée d'Ernst-Robert Curtius. L'article que nous donnons ici, d'après la *Neue Rundschau*, a fait le sujet d'une conférence, récemment prononcée à Berlin.

est un trait particulier à la civilisation allemande. Et ici se pose, pour moi, cette grande question : doit-on conserver la forme quand on renonce au contenu ? Est-il encore sensé, est-il même possible d'accepter l'idéal de la culture si l'on tient ses bases historiques pour périmées ?

En France, l'ouvrier et l'artisan peuvent participer de la dignité de la nation en se sentant citoyens, c'est-à-dire membres non seulement de l'état, mais aussi de la communauté nationale d'intérêts et d'opinions. En Angleterre, les policiers et les prolétaires peuvent jouer ensemble au football pendant l'interruption de la grève : ils sont liés par la loi non écrite du *fair play*. En Allemagne, il faut être un homme cultivé et avoir passé son bachot.

Mais dans ce sens, la culture n'est pas une règle éternelle, c'est vraisemblablement l'expression temporaire d'une structure sociologique déterminée, telle que celle de l'Allemagne vers 1800 : c'est la structure d'un peuple politiquement impuissant, avec une population de paysans et d'artisans encore protégée par le patrimoine de la foi religieuse et des traditions populaires ; au-dessus d'eux, une mince couche d'intelligence bourgeoise qui vient de prendre conscience de sa mission et que conduisent quelques poètes et penseurs de génie. Dans une telle situation, le mot de culture était un mot d'ordre excitant.

Le complet renversement des couches de la nation qui s'est opéré dans les cent dernières années nous contraint, me semble-t-il, à reconnaître que l'avenir de notre civilisation ne peut plus se réaliser sous le signe de la culture et de la civilisation classiques. Avec l'idéal de culture d'un Goethe ou d'un Humboldt nous ne pouvons plus rien donner à l'ouvrier allemand. Ce que je sais du travail des universités populaires et de l'instruction des adultes me confirme dans l'opi-

HENRI CYRAL, EDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VI^e

TÉLÉPHONE : LITRÉ 51-18

CH. POSTAUX : PARIS 225-06

“ COLLECTION FRANÇAISE ”

La “ COLLECTION FRANÇAISE ” est créée pour réunir, sous une forme artistique, les œuvres les plus remarquables de la littérature française contemporaine. L'illustration, réservée à des artistes français, s'inspire avant tout du texte et respecte le dessin sans sacrifier au modernisme déformateur.

L'impression est confiée au Maître Imprimeur Coulouma (H. Barthélemy, directeur). Tirage sur papiers de grand luxe : Madagascar, Annam, Arches et Rives. (Format : 15 sur 20 pour les Rives, 16 sur 21 pour les autres papiers.)

Pour paraître le 20 Décembre

**LE
NABAB**

Par **ALPHONSE DAUDET**

Un volume d'environ 500 pages
illustré de 65 aquarelles de **PIERRE ROUSSEAU**

C'EST toute la vie parisienne et provinciale vers la fin du Second Empire que réalisent les 65 aquarelles de **PIERRE ROUSSEAU**, dont plusieurs ont été composées d'après des documents communiqués par M. Ebner qui fut le secrétaire d'Alphonse Daudet.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

Nos 1 à 21 :	21 exemplaires sur Madagascar, avec 2 originaux	440 fr.
Nos 22 à 36 :	15 exemplaires sur Annam, avec 1 original	350 fr.
Nos 37 à 48 :	12 exemplaires sur vélin d'Arches.. .. .	290 fr.
Nos 49 à 898 :	850 exemplaires sur vélin de Rives	280 fr.

EN SOUSCRIPTION CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

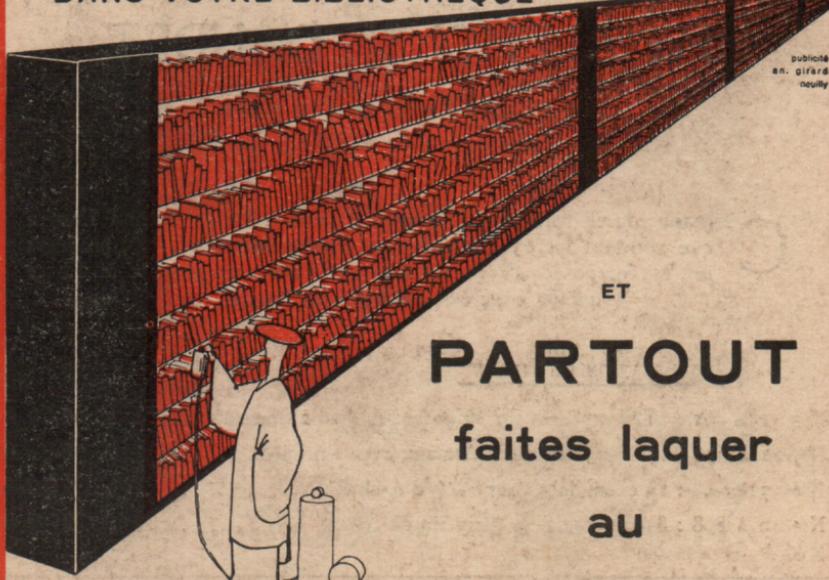
CHEMIN DE FER DU NORD

Remettez vos **COLIS URGENTS**
au tarif des **COLIS EXPRESS**

Grâce à la mise en vigueur par les Grands Réseaux Français du nouveau Tarif G.V. 10-110 **colis express** ils seront acheminés dans les mêmes conditions de **vitesse** que les **bagages** et livrés à domicile sauf instructions contraires. **Vous pourrez même**, dans les localités importantes, les faire **livrer à domicile** par **express** dans les **2 heures** qui suivent leur arrivée.

Renseignez-vous auprès des gares.

DANS VOTRE BIBLIOTHÈQUE



ET

PARTOUT
faites laquer
au

DU CO

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DUCO



67, Boulevard Haussmann, PARIS